

Mario Vargas Llosa
Tours et détours
de la vilaine fille



folio

Extrait de la publication

COLLECTION FOLIO

Mario Vargas Llosa

Tours et détours
de la vilaine fille

*Traduit de l'espagnol (Pérou)
par Albert Bensoussan*

Gallimard

Titre original :

TRAVESURAS DE LA NIÑA MALA

© Mario Vargas Llosa, 2006.

© Éditions Gallimard, 2006, pour la traduction française.

Né en 1936 au Pérou, Mario Vargas Llosa passe une partie de son enfance en Bolivie. Dès l'âge de quatorze ans, il est placé à l'Académie militaire Leoncio Prado de Lima qui lui laisse un sinistre souvenir. Parallèlement à ses études universitaires, il collabore à plusieurs revues littéraires et, lors d'un bref passage au Parti communiste, découvre l'autre visage du Pérou. Il se lance dans le journalisme comme critique de cinéma et chroniqueur. Il obtient une bourse et part poursuivre ses études à Madrid où il passe son doctorat en 1958. L'année suivante, il publie un recueil de nouvelles très remarqué, *Les caïds*, et s'installe à Paris. Il écrit de nombreux romans, couronnés par des prix littéraires prestigieux. Devenu libéral après la révolution cubaine, il fonde un mouvement de droite démocratique et se présente à l'élection présidentielle de 1990, mais il est battu au second tour. Romancier, critique, essayiste lucide et polémique (*L'utopie archaïque*), Mario Vargas Llosa est considéré comme l'un des chefs de file de la littérature latino-américaine.

À X, en souvenir des temps héroïques

Les petites Chiliennes

Ce fut un fabuleux été. Pérez Prado vint à Lima avec son orchestre de douze musiciens pour animer les bals de carnaval au Club Terrazas de Miraflores et au Lawn Tennis, et un championnat national de mambo fut organisé aux arènes d'Acho, avec grand succès malgré le cardinal Juan Gualberto Guevara, archevêque de la ville, qui menaça d'excommunier tous les couples de danseurs ; et puis mes copains du quartier Alegre à Miraflores, des rues Diego Ferré, Juan Fanning et Colón, disputèrent les olympiades de football, cyclisme, athlétisme et natation contre la bande de la rue San Martín : on remporta toutes les médailles, bien sûr.

Cet été 1950 fut vraiment extraordinaire. Claudio Lañas leva pour la première fois une fille — cette rouquine de Seminauel — qui, à la grande surprise de tout Miraflores, lui dit oui. Claudio, oubliant sa patte folle, se pavanait dans les rues en gonflant ses pectoraux comme un Charles Atlas. Tico Tiravante rompit avec Ilse et tomba Laurita, Víctor Ojeda tomba Ilse et rompit avec Inge, Juan Barreto tomba Inge et rompit avec Ilse. Une telle recomposition sentimentale au sein du groupe nous donna le tournis : les amourettes se défaisaient et se

refaisaient, et à l'issue des surprises-parties du samedi les couples n'étaient jamais les mêmes qu'au départ. « Quelle indécence ! » s'écriait, scandalisée, ma tante Alberta, avec qui je vivais depuis la mort de mes parents.

Les vagues sur la plage de Miraflores se brisaient à deux reprises au large, d'abord à deux cents mètres du sable, et nous, les cœurs vaillants, allions là-bas les affronter à poitrine nue en nous laissant drosser pendant cent mètres, sur la crête, où les vagues ne mouraient que pour reconstituer d'arrogants rouleaux et se briser derechef, en un second déferlement qui faisait glisser les surfeurs jusqu'aux petits galets de la plage.

Cet été prodigieux, aux soirées de Miraflores, le mambo fit table rase des valse, corridos, blues, boléros et autres guarachas. Le mambo, un séisme qui fit sauter, bondir, se tortiller et déhancher tous les couples enfantins, adolescents et mûrs du quartier. Il en allait sûrement de même hors les murs de Miraflores, au-delà du monde et de la vie, dans les quartiers de Lince, Breña, Chorrillos, ou ceux, encore plus exotiques, de La Victoria, au centre de Lima, du Rímac et de Porvenir, où nous, les Miraflores, n'avions mis ni ne pensions jamais mettre les pieds.

Et tout comme on était passés des valse créoles et des guarachas, des sambas et des polkas au mambo, on était aussi passés des patins et de la trottinette au vélo, et certains même, tels Tato Monje et Tony Espejo, à la moto, voire à la bagnole, comme Luchín, le malabar de la bande, qui volait parfois la Chevrolet décapotable de son père et nous emmenait faire un tour sur le front de mer, depuis le Terrazas jusqu'au ruisseau d'Armendáriz, à cent à l'heure.

Mais ce qui marqua vraiment cet été-là fut l'irruption à Miraflores, en provenance du lointain Chili, de deux sœurs à la présence tapageuse dont l'inimitable façon de parler, à toute allure, escamotant le bout des mots pour finir sur un « pfeuhhh », exclamation ou soupir, nous tourneboula tous, nous qui venions d'échanger nos culottes courtes contre des pantalons. Et moi, plus que tous les autres.

La cadette ressemblait à l'aînée et vice versa. La plus âgée s'appelait Lily et était un peu moins grande que Lucy, plus jeune d'une année. Lily devait avoir tout au plus quatorze ou quinze ans, et Lucy treize ou quatorze. L'adjectif « tapageuse » semblait avoir été inventé pour elles, mais, sans laisser de l'être, Lucy l'était moins que sa sœur, non seulement parce que ses cheveux étaient moins blonds et plus courts et qu'elle s'habillait plus sobrement que Lily, mais parce qu'elle était plus silencieuse et qu'en dansant, déhanchée elle aussi et ployant la taille avec une audace qu'aucune Miraflorine n'aurait affichée, elle avait l'air réservée, complexée et presque insipide, en comparaison de cette toupie virevoltante, de cette flamme au vent, de ce feu follet de Lily qui, sitôt le disque de mambo sur le *pick-up*, s'élançait sur la piste.

Lily dansait avec beaucoup de grâce et de saveur, souriant et fredonnant les paroles des chansons, levant les bras, découvrant ses genoux et se trémoussant de la taille et des épaules si bien que son petit corps suggestif, moulé dans sa jupe et son chemisier, semblait se hérissier, vibrer et entrer en transe des cheveux jusqu'à la pointe des pieds. Qui dansait le mambo avec elle passait un mauvais quart d'heure, car comment suivre sans s'emmêler les pinceaux le tourbillon endiablé de ses jambes et de ses pattes bondissantes ? Impossible ! On était

largué dès le départ, bien conscient que les couples n'avaient d'yeux que pour les prouesses de Lily. « Quelle fille ! s'indignait ma tante Alberta. Elle danse comme la Tongolele, la star du cinéma mexicain. » « Mais n'oublions pas qu'elle est chilienne, se répondait-elle en écho, les femmes de ce pays ne sont pas précisément des modèles de vertu. »

Je tombai amoureux de Lily comme une bête, la façon la plus romantique d'aimer — ce n'était pas de l'amour, mais de la rage —, et, cet été inoubliable, je me déclarai à trois reprises. La première fois, au balcon du Ricardo Palma, ce ciné du Parc central de Miraflores, un dimanche en *matinée*, et non, elle me dit qu'elle était encore trop jeune pour avoir un amoureux. La deuxième fois, sur la piste de patinage inaugurée justement cet été-là au pied du parc Salazar, et non, elle me dit qu'elle avait besoin d'y réfléchir parce que, bien que je lui plaise un petit peu, ses parents lui avaient interdit d'avoir un amoureux avant la fin de la troisième et elle était encore en quatrième. Et, la dernière fois, peu avant le grand scandale, au Cream Rica de l'avenue Larco, alors qu'on savourait un *milk-shake* à la vanille, et là encore non, car à quoi bon me dire oui puisqu'on avait déjà l'air d'amoureux. Est-ce qu'on ne nous mettait pas toujours ensemble chez Marta quand on jouait au jeu de la vérité ? Est-ce qu'on ne s'asseyait pas côte à côte sur la plage de Miraflores ? Est-ce qu'elle ne dansait pas avec moi plus qu'avec nul autre aux surprises-parties ? Alors à quoi bon me dire sérieusement oui, si tout Miraflores nous croyait déjà amoureux ? Avec sa frimousse de mannequin, ses yeux sombres et coquins et sa petite bouche aux lèvres charnues, Lily était la coquetterie faite femme.

« J'aime tout de toi, lui disais-je, mais plus

encore ta façon de parler.» Elle était drôle et piquante, avec son accent chantant, si différent de celui des Péruviennes, et aussi certaines expressions et tournures qui nous faisaient lever les yeux au ciel, essayant de deviner ce qu'elle voulait dire et si elle ne se moquait pas en douce. Lily passait son temps à dire des choses à double sens, posant des devinettes ou racontant des blagues si osées que les filles du quartier piquaient un fard. « Ces Chiliennes sont *terribles* », disait ma tante Alberta, en ôtant et remettant ses lunettes avec des airs de maîtresse d'école, inquiète de voir ces deux étrangères fouler aux pieds la morale de Miraflores.

À Miraflores, il n'y avait pas encore d'immeubles au début des années cinquante, c'était un quartier de villas à un seul étage, deux tout au plus, au jardin fleuri inévitablement de géraniums, poinsettias, lauriers, bougainvillées, et à terrasse envahie de chèvrefeuille ou de lierre, avec des fauteuils à bascule où les habitants attendaient la nuit en papotant et en respirant le parfum du jasmin. Dans certains parcs il y avait des ceibos épineux aux fleurs rouges et roses, et, dans les allées tracées au cordeau, des frangipaniers, des jacarandas et des mûriers, mais la note de couleur venait, autant que des fleurs de jardin, des chariots jaunes des marchands de glace D'Onofrio, tous vêtus d'un tablier blanc et d'une casquette noire, qui parcouraient les rues jour et nuit en s'annonçant grâce à une corne dont le lent ululement me faisait l'effet d'une trompe barbare, d'une réminiscence préhistorique. On entendait encore chanter les oiseaux dans ce quartier de Miraflores où les familles taillaient les pins quand les jeunes filles étaient en âge de se marier, car sinon les pauvrettes resteraient vieilles filles comme ma tante Alberta.

Lily ne me disait jamais oui, mais à part cela, pour tout le reste, c'est vrai, nous avions l'air d'amoureux. Nous nous prenions la main lors des séances en *matinée* au Ricardo Palma, au Leuro, au Montecarlo et au Colina, et bien qu'on ne puisse dire que dans l'obscurité du cinéma nous flirtions et menions notre « plan » comme d'autres couples plus anciens — ce « plan » allait du baiser anodin à la langue fourrée et aux vilains attouchements qu'il fallait confesser au curé chaque premier vendredi du mois comme péchés mortels —, Lily me laissait l'embrasser, sur les joues, au bord des oreilles, au coin des lèvres et parfois, l'espace d'une seconde, nos bouches se joignaient, mais elle s'écartait avec une moue mélodramatique : « Non, non, ça non, Rikiki. » « Tu tires la langue, Rikiki, tu en baves, Rikiki, tu fais des yeux de merlan frit, Rikiki », se moquaient mes camarades du quartier. Ils ne m'appelaient jamais par mon nom — Ricardo Somocurcio —, toujours par mon surnom. Ils n'exagéraient pas : j'étais amoureux comme une bête de Lily.

C'est pour elle que, cet été-là, je me bagarrai avec Luquen, un de mes meilleurs copains. Alors que toute la bande du quartier était réunie dans le jardin des Chacaltana, à l'angle des rues Colón et Diego Ferré, Luquen s'écria soudain, pour faire le malin, que les Chiliennes étaient des petites pétasses et des frimeuses, qui n'étaient même pas blondes pour de bon mais oxygénées, et qu'on les appelait déjà les Cucarachas. Je lui décochai une droite au menton, qu'il esquiva, et nous allâmes vider notre querelle à coups de poing sur le boulevard de la Reserva, près de la falaise. Après quoi nous fûmes toute une semaine sans nous parler, et puis, à la surprise-partie suivante, les gars du quartier nous rabibochèrent.

Lily aimait fréquenter le soir ce coin du parc Salazar peuplé de palmiers, daturas et liserons où, juchés sur le muret de brique rouge, on embrassait toute la baie de Lima comme le capitaine d'un bateau du haut de sa dunette. Si le ciel était dégagé, et je jurerais que cet été-là, sur Miraflores, il n'y eut pas un seul jour qui ne fût sans nuages et éclatant de soleil, on apercevait tout là-bas, aux confins de l'océan, le disque rouge prenant congé, tout feu tout flamme, avant de se noyer dans les eaux du Pacifique. La petite frimousse de Lily se concentrait avec la même ferveur qu'elle mettait à communier à la messe de midi de la paroisse du Parc central, les yeux fixés sur la boule de feu, guettant l'instant où la mer lancerait son rayon vert pour formuler un vœu que l'astre, ou Dieu, matérialiserait. Moi aussi, bien sûr, j'exprimais un souhait, auquel je croyais à moitié. C'était toujours le même : qu'elle me dise oui, et qu'on soit amoureux, oui, qu'on s'aime et qu'on soit fiancés pour enfin nous marier et aller vivre à Paris, riches et heureux.

Depuis que j'avais l'âge de raison, je rêvais d'habiter Paris. Probablement à cause de mon père et de ces romans de Paul Féval, de Jules Verne, d'Alexandre Dumas et de tant d'autres qu'il m'avait fait lire, avant de se tuer dans l'accident qui m'avait laissé orphelin. Ces livres m'avaient farci la tête d'aventures et persuadé qu'en France la vie était plus riche, plus joyeuse, plus belle, et tout et tout, que nulle part ailleurs. Aussi, outre mes leçons d'anglais à l'Institut américain, j'obtins de ma tante Alberta qu'elle m'inscrivît à l'Alliance française, sur l'avenue Wilson, où j'allais trois fois par semaine apprendre la langue des *franchutes*. Malgré ma joie à m'amuser avec mes copains du quartier, j'étais

assez bûcheur, je décrochais partout de bonnes notes et l'étude des langues m'enchantait.

Quand mon argent de poche me le permettait, j'invitais Lily à prendre le thé — ce n'était pas encore à la mode de dire le *lunch* — à la Tiendecita Blanca, avec sa façade neigeuse, tables et parasols sur le trottoir, et ses gâteaux féeriques — biscuits glacés, tartes au blanc-manger, brioches au miel ! —, au bout de l'avenue Larco, entre l'avenue Arequipa et le mail Ricardo Palma ombragé par ses très hauts ficus.

Emmener Lily à cette blanche buvette déguster une glace et une tartelette était un bonheur presque toujours entaché, hélas ! par la présence de sa sœur Lucy, qu'on devait inévitablement se payer à chaque sortie. Elle jouait les utilités sans être gênée le moins du monde, contrariant mon « plan » et m'empêchant de parler seul à seul avec Lily et de lui dire toutes les jolies choses que je rêvais de lui murmurer à l'oreille. Mais, malgré le voisinage importun de Lucy, notre conversation restait délicieuse, je regardais danser sa petite crinière au rythme de ses paroles, je lisais la malice de ses yeux sombres couleur de miel, je buvais ses paroles, attentif à son accent exotique ainsi qu'au décolleté de son chemisier où j'apercevais, à la dérobée, la naissance de ses petits seins ronds, au tendre bouton, sans doute fermes et doux comme de jeunes fruits.

« Je ne sais pas ce que je fais ici avec vous, à tenir la chandelle », s'excusait parfois Lucy. Je jouais les hypocrites : « Mais non, nous sommes heureux que tu nous tiennes compagnie, n'est-ce pas, Lily ? » Lily riait, un petit diable moqueur dans ses pupilles, avec, pour finir, cette exclamation : « Oui, pfeuhhh... »

Faire une promenade sur l'avenue Pardo, dans

l'allée des ficus et le charivari des oiseaux, entre les villas des deux rives où couraillaient, sur les terrasses et dans les jardins, les gosses surveillés par des nounous en uniforme blanc amidonné, fut notre rite estival. Comme, de par la présence de Lucy, il m'était difficile de parler avec Lily de ce qui me plaisait, j'orientais la conversation vers des sujets anodins : les projets d'avenir, par exemple, quand, mon diplôme d'avocat en poche, je m'en irais à Paris occuper un poste diplomatique — car vivre à Paris, ça c'était la vie, la France était le pays de la culture —, à moins de me consacrer à la politique et d'aider ce pauvre Pérou à redevenir grand et prospère, ce qui m'amènerait à différer quelque peu mon voyage en Europe. Et elles, qu'est-ce qu'elles aimeraient faire quand elles seraient grandes ? Lucy, raisonnable, avait des objectifs bien précis : « Avant tout, finir les études au collège. Puis, obtenir un bel emploi, tiens, dans une maison de disques, ce serait rudement chouette. » Lily songeait à une agence de tourisme ou à une compagnie d'aviation, comme hôtesse de l'air, si elle arrivait à convaincre ses parents, ainsi voyagerait-elle sans bourse délier de par le vaste monde, pfeuhhh... ! À moins de devenir artiste de cinéma, pourquoi pas ? Mais elle n'accepterait jamais d'être filmée en bikini. Voyager, voyager, connaître tous les pays, voilà ce qui lui plairait le plus. « Bon, tu en connais au moins déjà deux, le Chili et le Pérou, qu'est-ce que tu veux de mieux ? lui disais-je. Songe que moi, je ne suis jamais sorti de Miraflores. »

Les choses que Lily nous racontait de Santiago étaient pour moi une avance sur le ciel de Paris. Ah, comme je buvais ses paroles ! Là-bas au Chili, à l'inverse de chez nous, il n'y avait ni pauvres ni mendicants dans les rues, les parents permettaient à

leurs enfants de rester jusqu'au matin aux surprises-parties, dansant *cheek to cheek*, et l'on ne voyait jamais comme ici les vieux, les mamans ou les tantes épier les jeunes quand ils dansaient pour pouvoir les gronder s'ils dépassaient la mesure. Au Chili, on laissait les garçons et les filles voir des films pour adultes et, dès l'âge de quinze ans, fumer sans avoir à se cacher. Là-bas, la vie était plus drôle qu'à Lima parce qu'il y avait des tas de cinémas, de cirques, de théâtres et de spectacles, avec des orchestres aux surprises-parties, et, venant des États-Unis, des troupes de patinage, de danse et des groupes musicaux se produisaient tout le temps à Santiago, sans compter que, dans tous les métiers, les Chiliens gagnaient deux à trois fois plus que les Péruviens.

Mais alors, s'il en était ainsi, pourquoi les parents des petites Chiliennes avaient-ils laissé ce merveilleux pays pour venir vivre au Pérou ? Parce qu'ils n'étaient pas riches, mais sûrement des gens pauvres. Il était clair que les petites ne vivaient pas comme nous, les copains du Barrio Alegre, dans des villas avec majordomes, cuisinières, domestiques et jardiniers, mais dans un petit appartement d'un modeste immeuble à trois étages de la rue La Esperanza, à la hauteur du restaurant Gambrinus. Et dans le Miraflores de ces années-là, contrairement à ce qui allait se produire par la suite avec l'émergence des immeubles et la disparition des maisons, il n'y avait que les gens pauvres pour habiter dans des appartements, où se regroupait cette espèce humaine dégradée à laquelle, hélas ! semblaient appartenir nos petites Chiliennes.

Je ne vis jamais la tête de leurs parents. Elles ne nous invitèrent jamais chez elles, ni moi, ni aucune fille ou aucun garçon du quartier. Elles ne fêtèrent jamais un anniversaire, n'organisèrent pas

de surprise-partie, ne nous convièrent même pas à prendre le thé ou à jouer, comme si elles avaient eu honte qu'on voie dans quel piètre appartement elles vivaient. Moi, malgré leur pauvreté et leur honte de tout ce qu'elles n'avaient pas, j'étais plein de compassion pour elles, et mon amour pour la petite Chilienne croissait et m'inspirait des desseins altruistes : « Quand Lily et moi nous nous marierons, nous emmènerons toute sa famille vivre avec nous. »

Mais mes amis, et surtout mes amies de Miraflores, voyaient d'un mauvais œil que Lucy et Lily ne nous ouvrent pas la porte de leur maison. « Sont-elles mortes de faim au point de ne pas même pouvoir organiser une surprise-partie ? » se demandaient-ils. « C'est peut-être moins par pauvreté que par avarice », voulait les excuser Tico Tiravante, tout en les enfonçant.

Et voilà les filles du quartier disant soudain pis que pendre des petites Chiliennes, critiquant leur façon de s'habiller et de se maquiller, se moquant de leur garde-robe limitée — nous connaissions déjà par cœur leurs jupettes, leurs petits chemisiers et leurs sandales que, pour tromper leur monde, elles combinaient de mille et une façons —, mais moi je les défendais avec une sainte indignation : c'est l'envie qui parlait par leurs lèvres, elles étaient vertes de jalousie et de venin, parce qu'aux surprises-parties les petites Chiliennes ne faisaient jamais tapisserie et que tous les garçons se pressaient pour danser avec elles — « Pardi, c'est parce qu'elles dansent collé ! » répliquait Laura — ; ou qu'à nos réunions, dans nos jeux, sur la plage ou au parc Salazar, elles étaient toujours le centre d'attraction, et tous les gars leur tournaient autour, tandis que les autres... — « C'est parce qu'elles jouent les grandes et les dévergondées, et alors vous leur racontez des

salades que vous ne pouvez pas vous permettre avec nous ! » contre-attaquait Teresita — ; et qu'enfin ces petites Chiliennes étaient extra, modernes, sans façons, alors que les filles de Miraflores étaient des petites pestes, des chipies, des pimbêches pourries de préjugés. « Et on en est fières ! » répondait Ilse en se payant notre tête.

Mais tout en déblatérant contre elles, les filles du Barrio Alegre continuaient à les inviter aux surprises-parties, à aller avec elles en bande aux plages de Miraflores, à la messe de midi le dimanche, au cinéma en *matinée*, sans parler des tours obligés au parc Salazar de la tombée du soir à l'apparition des premières étoiles qui, de janvier à mars ce splendide été-là, pétillèrent dans le ciel de Lima sans être une seule fois voilées de nuages comme il en va presque toujours dans cette ville les quatre cinquièmes de l'année. Elles le faisaient parce que nous, les garçons, le leur demandions, et qu'au fond les filles de Miraflores éprouvaient pour les Chiliennes l'attraction qu'exerce sur l'oisillon le cobra qui l'hypnotise avant de l'avaler, la fascination de la pécheresse sur la sainte, du diable sur l'ange. Elles enviaient chez les étrangères venues de ce lointain Chili la liberté, qu'elles n'avaient pas, d'aller partout, de se balader et de danser jusqu'à plus soif sans demander la permission, sans que leur père, leur mère ou quelque sœur aînée ou tante, vienne surveiller, de derrière les fenêtres, avec qui et comment elles dansaient, ou les ramener chez elles parce qu'il était déjà minuit et que les filles comme il faut ne pouvaient traîner dans les rues avec des hommes — ça, c'était bon pour les délurées, les dévergondées, les filles du peuple, mais elles : à la maison et au dodo ! Elles enviaient donc la liberté des petites Chiliennes, leur façon de danser en se

155170

Mario Vargas Llosa
Tours et détours
de la vilaine fille



Tours et détours de la vilaine fille Mario Vargas Llosa

Cette édition électronique du livre
Tours et détours de la vilaine fille de Mario Vargas Llosa
a été réalisée le 06 septembre 2011
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070351404 - Numéro d'édition : 185656).

Code Sodis : N50251 - ISBN : 9782072452666
Numéro d'édition : 233015.